

Achkénazes et Juifs de la Méditerranée

Par Michel ALESSIO

Invité par le Festival des cultures juives¹ à parler sur le thème « Regards achkénazes sur les Juifs de la Méditerranée », il m'a semblé que la manière dont l'historien Zosa Szajkowski avait traité de la langue des Juifs du Pape² venait illustrer de manière appropriée le thème choisi, et constituait un exemple intéressant de *regard achkénaze* sur ces Juifs méditerranéens qu'étaient les habitants des Carrières.

Les lecteurs de *l'Écho* se rappellent peut-être comment s'énonce la question³ : dans son livre paru en yiddish en 1948, l'auteur, Juif polonais, postule, chez les Juifs du Comtat Venaissin d'avant la Révolution, l'usage d'une langue propre, un « judéo-comtadin ». Ses recherches ne lui permettent pas, en dehors de quelques éléments de vocabulaire, d'en établir la réalité, mais manifestement, la pratique d'une langue propre convenait exactement à l'idée qu'il se faisait d'une communauté juive. Alors, il la présuppose, et c'est l'objet de son ouvrage. Comme s'il ne concevait pas de Juifs sans une langue juive qui aille avec.

J'en viens donc à m'interroger : que fait au juste Szajkowski en prêtant aux Comtadins une langue qui n'existait pas ?

Tout simplement il projette sur ces Juifs du passé sa propre situation d'Achkénaze du début

du XX^e siècle. Il porte sur eux le même regard que sur son propre milieu.

Être juif en Pologne, en Russie, en Lithuanie, c'était alors parler yiddish, une langue que seuls parlent des Juifs, dans un monde où l'on parle d'autres langues. Notre auteur n'ignore pas que, de leur côté, les Sépharades de Turquie et des Balkans ont, eux aussi, une langue à eux, que les non-Juifs ne parlent pas. C'est le mode normal de l'être-juif.

Et seuls quelques originaux au fin fond de la Provence auraient, dans le passé, échappé à la règle commune ? C'est une hypothèse que Szajkowski n'envisage même pas. Il ne s'embarrasse pas davantage, il va plaquer son modèle linguistique sur ces farfelus, et, rétrospectivement, les faire entrer dans le moule !

Mais avant et afin de présenter ce singulier regard achkénaze sur un ilot juif méditerranéen, j'avais fait un détour, et examiné la répartition du monde juif entre les Achkénazes et ...les autres.

Je n'ignore pas que c'est un vaste sujet, le genre de question insoluble, bien faite pour en discuter à l'infini et n'en jamais sortir. J'en parlerai donc à ma manière, subjective, et dans la perspective dilettante qui est la mienne.

En fait, il s'agit peut-être d'un faux problème. C'est ce que j'ai compris quand mon ami Abraham Bengio m'a expliqué, en bon fils de Tanger, que les choses sont simples : il suffit de savoir que les Achkénazes sont les meilleurs amis des Juifs !... Avant d'ajouter honnêtement que les Achkénazes font la même plaisanterie à propos des Sépharades...

¹ Conférence le 12 juin 2013, mairie du IV^e arrondissement, Paris.

² Zosa Szajkowski, *La langue des Juifs du Pape*, Vent Terral, 2010.

³ Cf. *L'Écho des carrières* n° 58 (2009), Le judéo-comtadin : une langue imaginaire ?, p. 20-24, et n° 59 (2010), « La langue des Juifs du Pape », p. 25-29.

Notons que notre intitulé met en vis-à-vis les Achkénazes et les Juifs de la Méditerranée. C'est rendre compte de la réalité d'une manière plus juste que suivant la dichotomie Achkénazes-Séfarades avec laquelle nous avons pris l'habitude de penser le fait juif. D'abord parce qu'il s'agit d'une réalité mouvante. Que signifie aujourd'hui cette bi-polarité pour quelqu'un qui serait né en France en 1968 d'un père juif tunisien et d'une mère juive russe ? Il y a là de quoi faire éclater nos confortables classifications traditionnelles. Et même dans le passé, quand les notions d'Achkénaze et Séfarade étaient plus nettement définies, c'était sur des bases rituelles, culturelles et linguistiques qui laissaient de nombreux groupes en dehors de ce classement binaire et réducteur.

Ainsi, au Moyen Age, dans toutes leurs pratiques sociales, les Juifs de Provence et du Languedoc tournaient carrément le dos à la France du Nord, à l'Europe du Nord, à tous ces juifs *d'observance et d'étude* que sont les Achkénazes rigoureux et austères ; eux, ils étaient partisans de Maïmonide et volontiers rationalistes, en contact étroit et permanent avec l'Espagne, sans pour autant se confondre le moins du monde avec les Séfarades. Pour ce qui est du culte, ils ont adopté dès le XIV^e siècle un rituel qui leur était propre, ils parlaient occitan et étaient très conscients de leur singularité, qui les faisait échapper à un dualisme qui relève d'ailleurs, pour une part, d'une reconstruction intellectuelle a posteriori.

C'étaient des Juifs méditerranéens, oui, comme il y a, ou il y avait, des Juifs orientaux qui ne sont pas méditerranéens, et qui ne correspondent pas non plus à l'image qu'on se fait des Séfarades, ni des Achkénazes. Rappelons que *Séfarades*, à proprement et strictement parler, ça désigne les Juifs originaires d'Espagne. Je pense aux Juifs du Caucase, à ceux qui ont vé-

cu pendant des siècles en Iran (il en reste quelques-uns), en Afghanistan, au Yémen et jusqu'en Chine... Les Dix Tribus dispersées d'Israël, en somme...⁴

Le dualisme Achkénazes-Séfarades a bien sa part de légitimité, tant qu'il permet de décrire et d'expliquer les phénomènes dont il a à rendre compte, tant qu'il est adéquat à son objet. Mais ce schéma binaire ne suffit pas à rendre compte du fait juif dans sa complexité historique, et il convient d'en sortir pour adopter le modèle du pluralisme. C'est ce que nous faisons ici.

La représentation d'Israël en deux parties complémentaires a pu être une figure structurante de son histoire, et très tôt, déjà, avec la séparation du royaume d'Israël et du royaume de Juda. Mais ces données ne sont pas permanentes et, selon les époques, n'ont pas également prise sur le fonctionnement empirique du monde juif. Avec Achkénazes / Séfarades, on retrouve une dualité, mais elle ne découle pas de celle qui opposait Israël et Juda dans l'Antiquité, et, répétons-le, elle ne recouvre pas tous les aspects de notre sujet.

Un regard achkénaze sur d'autres Juifs, aujourd'hui, c'est d'abord le regard d'un groupe majoritaire sur une minorité.

Le dictionnaire que j'ai consulté⁵ nous dit que les Achkénazes ont dépassé en nombre les Séfarades à la fin du XVIII^e siècle, et qu'ils représentaient 90% de la population juive mondiale à la veille de la seconde Guerre mondiale, en 1939. Cette prépondérance se maintient aujourd'hui, bien que dans une moindre mesure.

⁴ Cf. Isaac Ben Zvi, *Les tribus dispersées*, éd. de Minuit, 1959.

⁵ *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme*, publié sous la direction de Geoffrey Wigoder, adapté en français sous la direction de Sylvie-Anne Goldberg, collection *Bouquins*, Cerf/Robert Laffont, 1996, article « Achkenazim ».

On sait qu'en Israël, notamment, elle est légèrement inversée, et, surtout, comme je le disais pour la France, elle tend à perdre son sens.

Insensiblement, pour certains le rapport se déplace, et avec la création de l'État d'Israël, une nouvelle polarité s'installe, qui met ou remet en présence Israël d'un côté, la Diaspora de l'autre. Là encore, cette façon de voir n'est pas acceptée par tous, pas par ceux qui refusent d'entrer dans un dualisme considéré comme un carcan, et prônent le pluralisme multipolaire du phénomène juif, sous tous ses aspects, culturel, politique ou démographique.

Mais remontons le temps, à l'époque du roi Salomon si vous voulez bien. A ce moment-là, ces questions ne se posaient pas, car tout le monde était méditerranéen, au fait, entre Jérusalem et Achkélon... On parlait plutôt d'Hébreux que de Juifs, alors, mais passons : les Achkénazes, ça n'existait pas. Ce nom, Achkenaz, c'était celui d'un arrière-petit-fils du patriarche Noé, dans la Genèse, et ailleurs il désigne un peuple oriental pas très bien défini, du côté de Babel. Il n'est cité que trois fois dans la Bible. Ce sont les rabbins du Talmud et Rachî qui s'en serviront, beaucoup plus tard, pour parler des pays germaniques.

Même homogénéité méditerranéenne à l'époque hellénistique et sous l'empire romain, quand Alexandrie avait supplanté Jérusalem comme grande métropole juive, quand la Judée avait été vidée de ses Juifs après la ruine du Temple, mais que ces derniers ne formaient pas moins de 10 % de la population de l'Empire romain. Oui, 7 millions de Juifs sur seulement 70 millions d'habitants autour de la Méditerranée au 1^{er} siècle, c'est considérable ; on a du mal à se représenter ce genre de proportions aujourd'hui... On trouvait des communautés juives florissantes un peu partout : en Afrique du Nord, en Asie Mineure, en Grèce et à Rome. Et à Marseille. D'après une tradition orale, après la destruction du Temple, en 70, les

grandes familles de l'aristocratie judéenne auraient été bannies, jetées dans un bateau par Titus, leur vainqueur, et, au hasard des flots, elles auraient abordé sur les côtes de la Gaule méridionale. Bon, c'est peut-être une histoire marseillaise, il s'agit d'une légende, mais nous avons des traces archéologiques de la présence de Juifs en Provence dès les premiers siècles de notre ère, et même avant.

Ils ne venaient pas tous de Palestine directement, il s'en faut. Certaines communautés ont essaimé à partir de diasporas plus anciennes, d'Italie ou de la Méditerranée orientale : de Rome, d'Alexandrie ou d'Antioche, par exemple. Et surtout, elles étaient composées en grande partie de *prosélytes*, c'est-à-dire d'autochtones convertis au judaïsme. Les historiens insistent sur l'importance des convertis ; à Rome, notamment, ils étaient nombreux. A l'époque, le judaïsme faisait activement du prosélytisme, on l'oublie parfois aujourd'hui, et c'est évidemment une des causes de sa propagation en Europe, une source non-négligeable d'accroissement démographique. Pour rejoindre la nouvelle religion, on ne demandait pas au Gaulois du coin si sa mère ou sa grand-mère était déjà juive... D'autant moins que le judaïsme se trouvait en rivalité avec le christianisme, qui se répandait de la même manière, par conversion à ce qui était au départ un rameau du judaïsme.

Armand Lunel, dont toute l'œuvre est consacrée aux Juifs des pays d'oc, nous éclaire cette histoire. Il en raconte plaisamment les débuts : « À ce moment-là, les différences qui pouvaient [...] séparer rituellement [les Juifs] des premiers chrétiens étaient loin d'être aussi accusées qu'elles le furent par la suite ; [...] les clercs étaient souvent mariés comme les rabbins ; les églises encore dépourvues d'images et souvent même de cloches, pouvaient se confondre avec les synagogues. [...] Des tabous

alimentaires [...] subsistèrent longtemps chez les Chrétiens, dont plusieurs par surcroît célébraient le repos du samedi au lieu de celui du dimanche. / Enfin il y eut alors un véritable prosélytisme juif »⁶.

Résultat : les païens « confondirent parfois l'Église et la Synagogue, et ils allèrent frapper à la porte du rabbin, au lieu de celle, dirions-nous, de M. le curé »⁷ !

C'est exactement ce qu'avait énoncé Ernest Renan dans une conférence donnée en 1883, récemment rééditée : *Le judaïsme comme race et comme religion*⁸. Réserve faite du mot *race* qui aujourd'hui n'a évidemment plus cours, sachons gré à Renan d'avoir recueilli le témoignage d'auteurs anciens où l'on voit le peuple juif s'élargir et admettre une foule d'éléments étrangers, qui adoptent la circoncision, le sabbat et autres usages, et se fondent en lui, à Alexandrie, à Antioche, mais aussi dans nos contrées occidentales. « Tout le monde y entrait », dit-il. Dans le mouvement qui éloignait les foules du paganisme et les poussait vers le monothéisme, « le plus grand nombre de ces conversions se fit certainement au christianisme, mais un très grand nombre se fit aussi au judaïsme. La plupart des juifs de Gaule et d'Italie, par exemple, durent provenir de telles conversions, et la Synagogue resta, à côté de l'Église, comme une minorité dissidente »⁹. Et aussi : « Il est évident que la distinction des deux sectes [...] était encore, à cette époque, à peine faite »¹⁰. Les prédicateurs chrétiens passaient leur temps à implorer leurs fidèles de ne pas célébrer la fête de Pâques à la synagogue !

⁶ Armand Lunel, *Juifs du Languedoc, de la Provence et des États français du Pape*, Albin Michel, 1975, p. 9.

⁷ Ibidem.

⁸ In Shlomo Sand, *De la nation et du « peuple juif » chez Renan*, éd. Les liens qui libèrent, 2009.

⁹ P. 112.

¹⁰ P. 113.

La biographie d'Hilaire, évêque d'Arles, qui vivait vers l'an 500, nous dit qu'à sa mort, les juifs d'Arles ont mêlé leurs chants « en langue hébraïque » aux lamentations des chrétiens, montrant par là que des juifs vivaient à cette époque à côté des chrétiens, et en bonne intelligence avec eux.

C'était le prélude à ce qu'Armand Lunel a appelé « L'âge d'or des Juifs d'oc » (c'est-à-dire des pays de langue d'oc : des Alpes aux Pyrénées, de la Mer à l'Océan). XII^e et début du XIII^e siècle.

C'est le moment du plus grand éclat de la civilisation occitane, l'époque des troubadours et de ce qu'on appelle l'amour courtois, véritable révolution esthétique, éthique et politique, un de ces moments dans l'histoire des hommes où l'on a envie de croire à l'idée de progrès.

Époque aussi de la *Convivència*, du vivre-ensemble pacifique. Le mot existe en occitan, on le trouve aussi en espagnol, et ce n'est pas par hasard : il vise bien la même période, XII^e et XIII^e siècles, et le même idéal de vie dans les deux domaines linguistiques. Quand les Juifs de Provence et de Languedoc jouissaient d'un statut plus libéral, plus libre que partout ailleurs, exerçaient des charges publiques et pouvaient contribuer à l'avancement des lumières de la civilisation. Quand Narbonne était une nouvelle Jérusalem, Narbonne, oui, un foyer rayonnant des études juives, où de grands traducteurs mettaient en hébreu et en latin les grands textes de langue arabe : Avicenne, Averroès, Maïmonide, et les faisaient connaître à toute l'Europe.

Voici ce que dit le fameux Benjamin de Tudèle, grand voyageur du XII^e siècle : « Narbonne [est] éminente pour son université, d'où l'étude de la Torah se répand sur tous les pays »¹¹. Cela, alors qu'il ne dénombre que 300

¹¹ In *Early Travels in Palestine*, edited by Thomas Wright, unabridged republication of the edition published by

chefs de famille juifs à Narbonne, gouvernés par un rabbin-roi héréditaire de la dynastie des Calonyme, propriétaires de biens fonciers, dont personne ne pouvait les déposséder par la force. Il faut croire que c'était là une chose assez remarquable en Europe pour que Benjamin le souligne.

300 Juifs aussi dans la petite ville de Lunel, également versés dans les sciences, talmudiques et profanes, médecine, philosophie, astronomie. Les habitants s'appelaient les *Pescalunes*, « Pêchent la lune » (c'est joli pour des astronomes), et une formule résumait la haute

réputation de cette bourgade : « A Lunel lutz una luna luzens ». C'est des Juifs que venait cette lumière. C'est là que vivaient les Tibbonides, fameuse dynastie de savants et traducteurs d'origine espagnole, et celle des Lunel, grande lignée d'érudits et commentateurs qui ont gardé le nom de leur lieu d'origine, jusqu'à Armand Lunel.

On voit que l'identité juive est toujours une élaboration complexe ; elle échappe aux représentations et catégorisations toutes faites.

Michel ALESSIO

Liste des objets présentés dans ce numéro

► Objets liés à la circoncision		Page
Brassière de circoncision	Mahj - 94 45 015	11
Veste de circoncision	Mahj - 94 45 016	13
Chaussettes de nouveau-né	Mahj - 94 45 017	22
Bonnet de circoncision	Mahj - 94 45 018	22
Bonnet de circoncision	Mahj - 94 45 019	11
Bonnet de circoncision	Mahj - 94 45 020	17
Housse de coussin de circoncision	Mahj - 94 45 013	36
Couteau de circoncision de Mordacai Carmi	Mahj - 99.45.006	26
Couteau de circoncision de Mordacai de Lisbonne	Mahj - 99.45.007	32
Couteau de circoncision de Jassuda David Carmi	Mahj - 99.42.008	19
Couteau de circoncision	Museon Arlaten (Arles)	29
Le nécessaire de circoncision de CayVidal Neveu	Collection privée de Lucienne et Claudine Lyon	28
Maguen de circoncision	Bibliothèque Inguimbertaine – Carpentras Fonds juif	18
Prière de circoncision	Musée juif de cavailon – Ms 7 bis	16